

Espaces sacrés

Roland Bonnel

Le jardin exerce depuis toujours un étrange pouvoir sur les hommes : à la fois signe de l'intervention humaine dans la nature, lieu clos à l'abri du monde extérieur, zone d'enchantement mais aussi zone économique liée à la vie domestique, les jardins — qu'ils soient d'agrément ou utiles — sont partout, aux portes de nos maisons, autour des châteaux, dans les cimetières, dans l'art, dans la littérature, dans l'utopie, dans l'imaginaire. Espaces esthétiques, espaces écologiques mais aussi espaces sociaux et éthiques, s'ils fascinent, c'est parce qu'ils sont détachés de l'environnement, séparés, mis à part — et donc promus au rang de sanctuaires. Ce sont les lieux et les moments d'un Sacré qui dialogue avec la chambre intérieure du cœur de chaque être.

C'est pourquoi le jardin sert à organiser symboliquement l'espace total réel : il est microcosme, infini miniaturisé ; il offre aussi une scène à l'imaginaire et à la vie : décor de théâtre, pays d'illusion, spectacle continu de la représentation ; enfin, il est tableau, suscitant chez le visiteur expérience esthétique et émotionnelle, mais aussi expérience du doute comme devant les jardins d'Hubert Robert¹, dont on ne sait pas vraiment s'ils représentent des jardins existants ou des jardins nés de l'imagination du peintre-poète.

Dans le jardin, les nomades ont cessé d'errer. Le jardin est l'extension de la demeure où l'on vit, château, villa ou cabane. Il est aussi l'extension de la demeure de l'imagination : là l'homme construit des tombes, des cénotaphes, pour rappeler la destinée humaine, des «fabriques» de toutes sortes — ruines, folies, donjons, fermes ornées, laiteries, pyramides, etc — pour satisfaire le goût de la connaissance encyclopédique mais aussi du dépaysement, pour en faire surtout un espace signifiant à la fois agréable et utile.

Le jardin est embellissement de la nature mais aussi de la demeure. Du moyen âge à la Renaissance, le jardin embellit le château tout en conservant son indépendance : côté jardin le discours amoureux, côté château la vie domestique. À partir du dix-septième siècle, le jardin est conçu en fonction du château : il s'agit d'un ensemble, d'un axe, que le regard peut embrasser d'un seul coup d'œil. Séparant le jardin de la nature environnante : un creux dans lequel se noie le regard. Au dix-huitième siècle, ce creux va disparaître — il n'existait déjà plus à Versailles — et l'art consistera à faire disparaître les différences. C'est l'époque d'une révolution dans l'art des jardins, d'une révolution venue d'Angleterre : «jardiner», c'est désormais composer un paysage. Désacralisant l'espace du jardin, la clôture disparaît et le regard ne distingue plus entre jardin et nature, le jardin devient mobile. Le château sera dès lors conçu en fonction du jardin comme dans tous les projets de maisons de campagne dessinés par Claude Nicolas Ledoux pour des hommes de lettres de l'époque : Bernardin de Saint-

1. Voir, ci-contre, *Le parc et le château de Méréville*, par Robert (Sceaux, Musée de l'Île-de-France. — Giraudon).

Pierre, l'abbé Delille, mais aussi comme dans les vues de Maupertuis, Laborde-Méréville, Retz et Monceau peintes par Hubert Robert et Claude Louis Chatelet. Le jardin mobile ira jusqu'à envahir l'intimité du château : le labyrinthe du boudoir de l'amante dans *Point de lendemain* de Vivian Denon, les papiers peints représentant des jardins mythologiques au début du dix-neuvième siècle, etc. Face au jardin qui invite à partir, la demeure de pierres est symbole de stabilité.

Parler du jardin et de ses demeures ne peut qu'inviter à la pluridisciplinarité : lieux littéraires, lieux politiques et sociaux, lieux artistiques. Le jardin, planté de sa demeure, est un langage qui doit être décodé. Toutes les approches participent au dialogue, aucune ne l'épuise. C'est ce que tente de faire ce volume qui ne prétend pas à l'exhaustivité mais érode les compartimentalisations : l'analyse littéraire voisine avec l'approche historique, voire même l'approche politique. Le jardin de l'imagination côtoie le verger et le potager tout aussi bien que le bosquet de la galanterie. Mais tous ont un point commun : le voyage dans un pays d'illusions, à l'abri de la laideur. Il nous reste à remercier tous les «peintres» qui ont travaillé à ce volume. Leur contribution est d'une richesse infinie : ils ne nous apprennent pas à parler, à danser ou à chanter, ils ne nous apprennent pas non plus à «lire» les jardins ; ils nous apprennent à les voir et à les goûter, à les sentir et à les toucher.

Dalhousie University



Hubert Robert (1733-1808), *Le parc et le château de Méréville*